

# *Je n'ose plus aimer*

*Je n'ose plus aimer : Tous ceux que dans la vie,  
Comme un souffle brûlant, mon amour a touchés,  
Ont senti se flétrir leur jeunesse ravie,  
Et pareils à la fleur qu'un soleil a ternie,  
Sur leur tombeau se sont penchés.*

*J'ai tenu trois enfants sur les fonts du baptême ;  
Entre les doigts sacrés l'onde pure et le sel,  
Sur ces fronts adorés dont le lis est l'emblème,  
Firent couler la grâce et la vertu suprême :  
Hé bien, tous les trois sont au ciel !*

*Mon cœur, tout palpitant d'un amoureux délire,  
Sous un regard de femme une fois a frémi ;  
Puis la mort est venue, étendant son empire,*

*Arrêter un baiser, et glacer un sourire*

*Sur sa bouche ouverte à demi.*

*J'aimais un jeune enfant : Mon âme était la sienne,*

*Et ses yeux bleus riaient dessous ses blonds cheveux.*

*Mais tandis que sa main, sans que rien la retienne,*

*S'étendait doucement, pour s'unir à la mienne,*

*La mort se mit entre nous deux.*

*Un ange, un front modeste, une sœur empressée,*

*Du plaisir fugitif cueillait avec orgueil,*

*Au matin de ses jours, la fleur sitôt passée,*

*Quand la mort, la prenant avec sa main glacée,*

*La fit tomber dans le cercueil.*

*Une aïeule berça mon enfance première,*

*Mais à peine mon cœur commençait à l'aimer,*

Que son front a pâli sous le lin mortuaire,  
Et que sur le bois neuf de sa funèbre bière  
J'ai vu la terre se fermer.

Ma cousine était belle en sa couche branlante ;  
Ses yeux levés au ciel n'avaient vu qu'un hiver,  
Lorsque sous un baiser d'une lèvre brûlante  
J'ai vu sécher soudain, sur sa tige tremblante,  
Ce bouton à peine entrouvert.

Et je suis resté seul ; mais leur ombre chérie  
Dans le calme du soir m'apparaît sans remords ;  
Je vais souvent prier sur une herbe fleurie :  
L'enclos du cimetière est déjà ma patrie,  
Et ma fête est celle des Morts.

Alphonse Esquiros (1812-1876)